

les mercredis de l'école

Des « choix » d'études parfois guidés par le genre

Parmi les 15-24 ans, une personne sur cinq a été empêchée de suivre les études qu'elle souhaitait. C'est l'un des résultats d'un sondage mené sur 500 jeunes.

En Belgique, aujourd'hui, il existe encore des discriminations liées au sexe dans l'enseignement. Selon un sondage réalisé pour Plan International par Dedicated (auprès de 486 jeunes âgés de 15 à 24 ans), « près d'une personne sur cinq (18 %) a été empêchée de suivre les études qu'elle souhaitait ». Si on observe les chiffres dans le détail, cela peut aller du fait de dissuader une personne de prendre certaines options ou cours en raison de son sexe (vécu par 12 % des filles et 5 % des garçons interrogés), au fait de se voir pousser vers des études dites de « filles » ou de « garçons » (12 % versus 8 %). Certaines et certains se sont même vu refuser des filières (3 % contre 9 % pour les garçons).

Ces discriminations ne surprennent pas Stéphanie Demoulin, Professeure de psychologie sociale à l'UCL. Elle est par contre étonnée du faible nombre de filles affirmant avoir vécu de telles discriminations : « Je pense qu'elles sont nettement plus nombreuses. Ici, ce sont des filles qui ont remarqué un comportement intentionnel. En réalité, la pression qui s'exerce - tant sur les filles que sur les garçons - est plus forte que cela mais elle est indirecte. On ne s'en rend pas forcément compte ». Concrètement, il s'agit de dire

qu'un garçon ne peut pas pleurer ou faire de la danse. Ou que les filles sont davantage faites pour s'occuper des autres.

Stéphanie Demoulin enseigne la question des stéréotypes en Faculté de psychologie. Elle donne cours essentiellement « à des étudiantes », souligne-t-elle. Les auditoires dans cette filière sont

composés à 85 voire à 90 % de femmes.

« Pression familiale et de l'école »

Celles-ci seraient-elles victimes d'un choix d'études « guidé » ? « Elles ont conscience que c'est un choix un peu orienté mais elles ne veulent pas l'assumer. Elles disent s'être tournées vers ces études car elles aiment les aspects relationnels ». Pour Stéphanie Demoulin, il est très difficile de faire la différence entre les préférences de l'individu et celles qui ont été façonnées par les modèles qu'on nous donne à voir. Elle les croit quand elles affirment aimer le côté relationnel mais ne peut s'empêcher de penser que cela est aussi dû au fait qu'on leur a répété que les filles étaient douées pour cela. « Il suffit de regarder les catalogues de jouets au moment de la Saint-Nicolas » pour comprendre ces modèles qu'on nous présente.

Cela peut alors être compliqué pour une fille de se lancer en Polytech. « Tout comme on va se moquer d'un homme qui veut faire de la danse », précise Stéphanie Demoulin. « On nous pousse à endosser des rôles de genre », poursuit-elle.

« Il persiste une pression familiale et de l'école ainsi que des stéréotypes que les jeunes endossent dès le plus jeune âge par rapport aux métiers liés à leur genre », observe Frédéric Nils, Professeur en Faculté de psychologie à l'UCL. « Il y a des évolutions sauf dans les filières scientifiques et techniques - surpeuplées de garçons - et dans les sciences humaines - surpeuplées de filles », note-t-il.

Pour lui, les rôles attendus touchent les deux sexes et s'observent encore plus au niveau des métiers manuels : « on a du mal à imaginer une femme menuisier ou un homme esthéticien ». Mais concernant les discriminations vécues lors des études ou dans la carrière professionnelle, « les femmes sont davantage vic-

times ». Et de préciser : « il peut être difficile pour une femme de se réaliser dans des études d'ingénieur où les filles représentent 15 % des inscrits alors que je n'ai pas l'impression que cela pose problème d'être un homme sous-représenté en Faculté de psychologie ». ■

VIOLAINE JADOU

EXTRASCOLAIRE

Outil de lutte contre la pauvreté

En Région bruxelloise, « 41,5 % des enfants naissent dans un ménage vivant sous le seuil de pauvreté », indique la Fondation Roi Baudouin. Cette situation représente un frein à la participation à des activités pourtant reconnues comme constituant un levier à l'intégration. Particulièrement pour ces publics défavorisés. « Ces activités permettent aux enfants d'acquérir de nouvelles compétences, de développer leur curiosité, de découvrir leurs talents,

d'élargir leurs horizons, de sortir de leur quartier et de mieux appréhender le monde », note la Fondation. Celle-ci, en partenariat avec le Fonds Baillet Latour, soutient des projets visant à faire participer ces enfants aux activités extrascolaires. Cette année, 22 projets ont été sélectionnés.

V. JA.

SOUTIEN SCOLAIRE

Cours « au chapeau »

Enseignons.be lance cet automne des cours de remédiation « au chapeau ». Les parents qui souhaitent que leur enfant bénéficie d'un soutien scolaire choisissent une école parmi les 53 établissements participant à l'initiative et la matière souhaitée : sciences, mathématiques, langues, français, méthode de travail... La remédiation se fera sur quatre à cinq semaines (pour huit à dix heures de travail). Les parents verseront une somme à l'ASBL en fonction de leurs moyens. L'initiative est lancée dès ce 19 octobre et jusqu'au 15 novembre. L'ASBL entend montrer que « l'argent n'est pas un frein à l'aide scolaire ».

V. JA.